

Luis Cernuda

Entre l'exil et le désir

Nous ne ferons rien d'autre que poignarder la vie. Cernuda

De cette glorieuse génération de 1927 des poètes espagnols, celle des Jorge Guillen, Federico Garcia Lorca, Rafael Alberti, Vicente Alexandre, Maria Zambrano, Luis Cernuda demeure l'un des plus mal connus en France.

L'ombre d'un autre andalou, Lorca, si proche de lui, l'aura précipité dans les fossés oubliés de nos mémoires, et lui aura fait grand tort. Condamné lui aussi comme poète, comme républicain, comme homosexuel, il sera toujours en fuite réelle ou intérieure. Lui aussi aura « assisté vivant à la mort de l'espoir ».

Moins miroitant, moins séduisant et plus secret, Luis Cernuda est le poète de la quête, de l'exil vécu jusqu'au tréfonds.

Il était en fait différent, fasciné par les marges du monde et des amours autres, amours homosexuelles, qu'il va célébrer avec lyrisme, mais sans ces « éjaculations exaltées » comme chez André Gide qu'il lisait avidement et considérait comme son père « adoptif ».

Il a amplifié son exil intérieur par l'exil des terres, loin de son lopin andalou de soleil, de jasmin et d'olives noires. Mais loin aussi de la pourriture franquiste qui va momifier si longtemps son Espagne.

Il s'en ira solitaire en 1938 en Grande-Bretagne. Lui le républicain parti en février 1938 pour militer contre la peste franquiste, il va s'établir comme lecteur d'espagnol dans plusieurs collèges, à Londres, Cranleigh, et à l'Université de Glasgow. Il va y rester neuf ans !

La suite sera une longue route aux États-Unis, pour enfin le port d'attache au Mexique, en terre de langue espagnole, mais toujours volontairement loin de cette Espagne devenue mythique et effrayante, étrangère pour avoir été trop chantée, trop aimée de loin.

Il lui fallait le déracinement pour amplifier son combat avec la solitude, à la fois subie et tant désirée. Poète et homosexuel, il se brisait sur les rochers du quotidien et des échecs inéluctables du désir érotique. Ses « amours particulières » comme le dirait Lluís Llach, le tiennent en lisière de ce monde machiste qui lui refusait toute vie sociale, à lui qui voulait vivre de façon tout à fait ouverte son homosexualité. Sans illusions, il veut croire à « Los Placeres Prohibidos » (Les plaisirs interdits), qu'il sait éphémères et sans issue.

Et puis poète voici une autre grande raison suffisante pour être écarté de la société. Cette société il la vomit :

« De même que la ville, façades rouges tachées de suie qui se répètent rétrécies par la perspective, comme un coffre chinois en contenant un autre plus petit, et celui-ci un autre, et celui-ci un autre, de même les êtres qui l'habitent : monotonie, vulgarité repoussante partout. Comment remplir les heures de cette existence sans fond ? Divinité à deux faces, utilitarisme, puritanisme, c'est à elle que de tels gens peuvent rendre culte, pour eux tout ce qui ne procure pas un profit tangible est un péché.

L'imagination leur est aussi étrangère que l'eau pour le désert, ils sont incapables de tout acte superflu, généreux, libre, raison première de l'existence. Et là-bas, au fond de ton être, où vivent des instincts cruels, tu trouves que tu ne saurais condamner ce rêve : la destruction de cette accumulation de niches administratives ». (Ocnos).

Le déraciné, l'éternel exilé

Il est différent, et loin de ses racines.

Son besoin fusionnel de solitude est la conséquence de sa recherche d'une beauté imaginaire et éternelle. Il est un chercheur d'absolu que le sexe, ni les mots des poèmes ne pouvaient assouvir.

Ce besoin de durer, d'immortalité est sa fuite devant le réel rugueux et destructeur. Sa solitude le rendra misanthrope, sa misanthropie accentuera sa solitude. Il va errer dans ses nuages, inassouvi, insatisfait.

Dans « Las Nubes », (Les nuages), publié en 1940, il chante jusqu'à l'incantation le mot « tierra » (terre). Mais il laisse s'échapper cette terre de ses doigts et de ses souvenirs. Il ne peut se construire que loin de cette « terre-mère », belle et étouffante à la fois. Le jardin interdit, l'Éden et l'Éros inaccessibles.

On apprend beaucoup exilé de sa propre terre.

Dans l'errance des corps, dans l'errance de la nuit, si loin de sa terre et de son être, il va Luis Cernuda. Chassé d'un amour, désiré et torturant, d'une peau qui le trahit, il va Luis Cernuda, orphelin du jardin des Hespérides, des pommes d'or de la passion.

« Seul à l'ombre du temps », il va lui l'écartelé des sentiments, croyant plus au désir qu'à l'amour. Du désir et ses exigences il sait l'oppression, de l'amour l'impossibilité.

Vers la mer, vers l'exil comme expiation il dirige « ses désirs amers ». Il traîne comme ombre sa violente désespérance :

*Ne sachant rien d'autre que vivre
c'est être seul avec la mort.*

Bien sûr il aura toujours « L'Espagne au cœur », mais elle sera de plus en plus mythique, mais toujours en vagues profondes et

La blancheur des jasmins, des nards, des magnolias, Offrent aux patios leurs arômes et la voix de l'eau/Claire sur les marbres, par-delà les grilles/Accompagne le conciliabule des amoureux.

Il va être ce funambule entre l'exil et le lien, entre la mère patrie, et les patries adoptives, pour rejoindre enfin les bras de la mort, sa mère désirée.

Je n'ai pas quitté mon pays/parce que c'est impossible/pour qui est uni jusqu'à la mort au labeur poétique.

Il n'est pas seulement un exilé de l'Espagne, de la guerre civile, mais un exilé de la terre entière. Un exilé universel, qui suivra toutes les étapes de l'éloignement et de l'isolement. Et aussi se joue un plaisir de l'errance, une jouissance de la disparition. Le besoin du non-retour, pour ne pas vivre la déception du réel, ne pas se retrouver face à sa jeunesse perdue.

Il est l'exilé des exilés, celui du non-lieu, celui qui ne nommera jamais précisément les paysages et les recoins de sa mémoire terrestre. Il se doit de faire disparaître toute trace précise, pour universaliser son exil. Il doit « escamoter » l'ancrage à un lieu, comme il doit parfois escamoter ses désirs envers les hommes. Il va expier le soleil dans « ce cauchemar du Nord/cette déjection de brouillard et d'ennui ».

Il y a de la flagellation dans la vie et dans la poésie de Luis Cernuda.

Tous ces « nuages », ces éphémères passages de nos destinées, il les chante lyriquement, mais intérieurement. Il ne va parler à pleine voix de cette mère de substitution qu'est L'Espagne. Il la convoque et l'évoque comme un continent oublié volontairement.

Dans les nids d'autrefois

Il n'y a pas d'oiseaux, mon ami.(Portrait de poète)

Il ne fera pas vraiment d'Élégies espagnoles, mais suivra le chemin des nuages qui passent, images de notre propre passage.

Parle-moi, ma mère ;

Je te donne ce nom car

Aucune femme ne le fut d'aucun homme

Comme tu l'es pour moi.

Parle-moi, dis-moi

Un seul mot en ces jours immobiles,

En ces jours informés

Qui contre toi se dressent

Tels d'amers poignards

Aux mains de tes propres fils.(Élégie espagnole I)

L'ombre obstinément

Dans un spectacle de danse monté autour du recueil « Un fleuve, un amour », la chorégraphe Elsa Martin-Pradal présente ainsi Luis Cernuda dont les mots sonnent tant à l'unisson de son propre exil :

Le recueil « Un fleuve, un amour » de Luis Cernuda est le point de départ de notre création.

Ce poète contemporain de Garcia Lorca, d'Antonio Machado et de Rafael Alberti, a enseigné en 1928 en tant que lecteur à l'Université de Toulouse...

Ses poèmes lus dans le spectacle, choisis dans le livre « Un rio, un amor », écrit très vite, la majorité entre juillet et août 1929 sont traduits par Jacques Ancet. Lui-même poète, il dit qu'un fil, une voix court toujours à travers les poèmes de Cernuda. Il note dans "Un fleuve un amour" un battement rythmique qui par la brève césure de la virgule instaure une temporalité dominante dans l'image du fleuve. Fugacité, perte. L'amour est au passé.

Cernuda est pour lui le poète du désir. Il pense aussi qu'avec Un fleuve un amour commence pour Cernuda une marginalité, un exil, une solitude qui sont la rançon d'une fidélité inflexible au désir et l'affirmation d'une différence radicale.

« Notre vie tout entière est dans le mouvement le repos c'est la mort ».

Nous évoquons l'errance, l'angoisse de l'être perdu dans un monde qui lui est étranger. La dualité de cet exil qui nous suit obstinément, ombre et lumière réunies... Après « Fils de l'exil » et « Todo esto por amor » ce sera le troisième volet d'un triptyque sur l'âme espagnole en exil. Transmettre un souffle, un frisson, un silence, donner à voir un corps qui éprouve. L'énergie d'une explosion gestuelle trouvera sa force dans la perception d'une simple et juste émotion. La sensation d'un exil à fleur de peau.

Devant les portes bien fermées,

Sur un fleuve d'oubli, va la chanson ancienne.

Une lumière pense au loin.

Luis Cernuda aura traversé les fleuves impassibles des mots avec la grâce méditative qui le caractérise. Lui le marginal, le rebelle, il aura navigué sous d'autres étoiles que ses étoiles des cieux sévillans. Il était né à Séville le 21 septembre 1902, et il terminera sa course dans « son ultime étape », à Mexico le 5 novembre 1963. De son enfance et de sa jeunesse andalouse, il oubliera qu'il était le fils d'un militaire, qui lui infligea une stricte éducation, et ses fastidieuses études de droit à Séville, pour ne se rappeler que du jasmin. Après une période de vie à Madrid, il sera pendant un an en 1928 lecteur d'espagnol à Toulouse. La proclamation de la deuxième République Espagnole le fait revenir dans son pays où il va militer activement (congrès antifasciste de Valence). « La réalité et le désir », titre d'un de ses recueils définit sa trajectoire poétique et humaine.

La suite sera l'impression de l'exil, impression sur sa peau, sur ses mots.

Il sera le nomade emportant une poignée de terre espagnole dans les pays traversés : Angleterre, États unis, où il enseigne la littérature espagnole, enfin au Mexique. Il ne reviendra jamais en Espagne, son Ithaque était en lui.

Revenir ? Que revienne celui qui/Après de longues années, après un long voyage, / est fatigué de la route et désire revoir/Son pays, sa maison, ses amis/Mais, toi, Revenir ? Tu ne penses pas revenir/Mais poursuivre en toute liberté.

À l'exil de la terre, il ajoutera l'exil de la langue et pendant plus de dix ans il n'aura ni parlé ni entendu la langue espagnole, immergé dans l'univers anglo-saxon.

« – Une fois la frontière traversée, en entendant, portée alentour, ta langue, que depuis tant d'années tu n'entendais pas, qu'as-tu ressenti ?

– J'ai ressenti comment sans interruption ma vie continuait en elle par le monde extérieur, puisque par l'intérieur elle n'avait jamais cessé de résonner en moi durant toutes ces années. »

Luis Cernuda est le réceptacle de tous les exils, mais aussi celui qui dit la perte inéluctable, la brisure, la mort aux aguets, la solitude à couper au couteau. Il est à la recherche du Paradis Perdu.

« Luis Cernuda (1902- 1963) nous laisse l'image d'un poète solitaire, blessé, mais libre, errant par un monde dont il rejette en bloc toutes les valeurs au nom d'une vérité « qui ne s'appelle pas gloire, fortune ou ambition, mais amour ou désir ». Son œuvre, subversive et exemplaire, biographie spirituelle où s'affirme son irréductible différence nous renvoie à notre propre condition. Luis Cernuda ne parle pas pour tous, mais pour chacun de nous. » (Jacques Ancet).

Quelques Textes traduits par Jacques Ancet

Un fleuve, un amour, (1930)

Je voudrais être seul dans le sud

Peut-être mes yeux lents ne verront plus le sud
Aux légers paysages endormis dans l'espace,
Aux corps comme des fleurs sous l'ombrage des branches
Ou fuyant au galop de chevaux furieux.
Le sud est un désert qui pleure quand il chante,
Et comme l'oiseau mort, sa voix ne s'éteint pas ;
Vers la mer il dirige ses désirs amers
Ouvrant un faible écho qui vibre lentement.
À ce si lointain sud je veux être mêlé.
La pluie là-bas n'est rien qu'une rose entr'ouverte ;
Son brouillard même rit, rire blanc dans le vent.
Son ombre, sa lumière ont d'égales beautés.
Exil

Devant les portes bien fermées,
Sur un fleuve d'oubli, va la chanson ancienne.
Une lumière pense au loin
Comme à travers un ciel.
Tous dorment peut-être,
Tandis que solitaire il porte son destin.

Fatigue d'être vivant, d'être mort,
Avec du froid au lieu de sang,
Du froid qui sourit s'insinuant
Par les trottoirs éteints.

La nuit l'abandonne, l'aurore le rencontre,
Sur ses traces l'ombre obstinément.

Malheur

Un jour il comprit que ses bras n'étaient
Faits que de nuages ;
Impossible avec des nuages d'étreindre à fond
Un corps, une chance.

La chance est ronde et compte lentement
Des étoiles d'été.
Font défaut des bras sûrs comme le vent,
Et comme la mer un baiser.

Mais lui avec ses lèvres,
Avec ses lèvres il ne sait dire que des mots ;
Mots au plafond,
Mots au plancher,
Et ses bras sont des nuages qui font de la vie
Un air navigable.

Rive ancienne

Il a tant plu depuis lors,
Quand les dents n'étaient pas chair, mais jours
Tout petits comme un fleuve ignorant
Appelant ses parents car il sent le sommeil,
Il a tant plu depuis lors,
Que les pas s'oublent déjà dans la tête.

Les uns disent que oui, d'autres disent que non;
Mais oui et non sont deux petites ailes,
Équilibre d'un ciel au cœur d'un autre ciel,
Comme un amour est au-dedans d'un autre,
Comme l'oubli est au cœur de l'oubli.

Si, furieux, le supplice réclame des fêtes
Parmi les nuits les plus viriles,
Nous ne ferons rien d'autre que poignarder la vie,
Sourire aveuglément à la déroute,
Tandis que les années, mortes comme des morts,
Ouvrent leur tombe d'étoiles éteintes.

Bibliographie en français

La Réalité et le Désir, traduction de Robert Marrast et Aline Schukman, Gallimard, 1959.

Les Plaisirs interdits, traduction de Jacques Ancet, Fata Morgana, 1981.

Un fleuve, un amour, traduction de Jacques Ancet, Fata Morgana, 1985.

Poèmes pour un corps, traduction de B. Roy, Fata Morgana, 1985.

Ocnos, traduction de Jacques Ancet, Les Cahiers des Brisants, 1987.

Les nuages, Fata Morgana, traduction d'Anthony Bellanger, 1998.

Variations sur thème mexicain, traduction de Bernard Sicot, José Corti, 1998.

Bibliographie en espagnol

Perfil del aire, 1927

Égloga. Elegía. Oda, 1928

Un río, un amor, 1929

Los placeres prohibidos, 1931

Donde habite el olvido, 1934

Invocaciones, 1935

Las nubes, 1943

Ocnos, 1942

Como quien espera el alba, 1944

Vivir sin estar viviendo, 1949

Con las horas contadas, 1956

Desolación de la quimera, 1962

Poesía completas, édition de L. Maristany, Siruela, Madrid, 1993.

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.

